Le chou et le moteur à deux temps
De la catégorie à la hiérarchie

Incontestablement, le racisme a à voir avec le « nommer » ; incontestablement, il a à voir avec la hiérarchie. Lorsqu’on dit « plus contestablement », il faut entendre par là que la hiérarchie n’est pas forcément présente dans le racisme, pas forcément toujours présente. Bien que cela n’arrive pas fréquemment, il peut fonctionner sans inclure de classement hiérarchique.

Pourtant, toutes les définitions du racisme — il suffit pour le voir de se plonger dans un dictionnaire quelconque ou bien de discuter avec une personne qui la question concerne — incluent la hiérarchie comme une de ses composantes et lui donnent une place privilégiée, en fait centrale. Classer les êtres humains selon une échelle d’appréciation est, en effet, au cœur de la théorie raciste. Et il est vrai que l’un des premiers théoriciens, le premier peut-être, de cette façon de concevoir les rapports entre les hommes, Gobineau, classait : « […] les masses [raciales] nuancées dans leurs variétés, présentent, du Gaulois au Celtibérien, du Celtibérien au mélange sans nom des nations italiennes et romanes, une échelle descendante non pas quant à toutes les aptitudes du principe mâle, du moins quant aux principales… », etc. Hiérarchie, échelle de valeurs, oui, cela est au cœur de la théorie.

Mais le racisme ne se réduit pas à une théorie. Pas plus qu’il ne se réduit à une opinion.

Le racisme est un fait, une relation réelle entre des humains
réels. Nombreux sont aujourd'hui ceux qui souhaiteraient le présenter comme un « débat d'idées » ; domination, privation, exploitation, harcèlement, extermination seraient de cette façon recouverts de discours destinés à cacher la réalité autant qu'à la justifier.

Établir et proclamer une hiérarchie entre les groupes humains ne suffit pas, donc, à définir cette forme particulière de rapport entre les humains : le racisme. Et, pas davantage, le fait d'établir des catégories n'entraîne en soi une ordination de ces catégories sur une échelle. Nous devons donc distinguer clairement un certain nombre de choses les unes des autres.

a) En tout premier lieu, le racisme n'est pas une opinion ni une « théorie » abstraite, c'est une relation sociale. Et d'un genre particulier : une relation de domination qui se proclame « naturelle ».

b) « Catégoriser », nommer (établir des catégories) dans le monde concret (et abstrait), n'entraîne pas en toutes circonstances un classement hiérarchique entre les différentes catégories qui ont été établies. Entre un moteur à deux temps et un chou, entre la « bienveillance » et l' « apprentissage », le risque n'est pas particulièrement évident de voir instaurer une échelle d'appréciation qui conduirait à proclamer le moteur à deux temps supérieur au chou, ou l'apprentissage à la bienveillance... ou inversement.

Qu'en est-il de catégoriser ? Deux mouvements caractérisent le fait : 1) fixer des frontières à un objet de connaissance, c'est-à-dire le définir négativement, ceci n'est pas cela. Et, co-occurremment ; 2) désigner un noyau, c'est-à-dire fixer les traits positifs de l'objet, ceci est cela. Inséparables l'un de l'autre et ensemble exercés. Et cependant l'un des mouvements toujours l'emporte. Et pour ce qui nous concerne ici, le racisme, le trait dominant est alors le bornage, fixer des frontières : ceci n'est pas cela.

La catégorisation raciste est précisément celle qui distingue « l'hétérogène » du semblable. Elle suppose donc préalablement un postulat : celui de la similitude. Car on ne fixe pas de frontière entre le moteur à deux temps et le chou, et nul n'y songe un instant, le moteur ne se définit pas par ne pas être le chou.
Entre un moteur et un chou le risque n’est pas particulièrement pressant de voir s’instaurer une hiérarchie. Sinon celle de l’urgence pratique qui fera préférer dans l’un ou l’autre cas le chou ou le moteur selon que se déplacer ou manger l’emportera dans la nécessité immédiate. Il ne s’ensuit pas alors pour autant qu’il y ait quelque idée de primauté ou de supériorité du chou sur le moteur (ou l’inverse...). Par contre, noir se définit (est défini) de n’être pas blanc (et inversement), sémite de n’être pas aryen (et inversement), femme de n’être pas homme (et inversement), etc. Ces exclusions, ces frontières, ces lignes d’opposition ne sont telles que pour autant que, d’abord, l’univers de la similitude est posé. L’univers de l’Homme, celui de l’espèce humaine.

Ceci montre que catégoriser (ou classer) au sein d’une même et identique espèce, c’est, dès avant de hiérarchiser et sans même aucun besoin d’y recourir jamais, définir dans l’humanité des essences exclusives les unes des autres. Et ce faisant conforter l’arbitraire contre ceux qui sont en état de moindre pouvoir. De plus, ces coupures pratiquées le sont en fonction d’une relation sociale qui crée ces groupes préalablement à tout jugement intellectuel, à toute perception. Relation sociale définie par des faits très mesurables : travail, possession de soi-même, religion, etc. Ensuite, mais ensuite seulement, on attribue à ces groupes très réels un trait de « marque », qui les désigne et syncrétise leur existence. Cette « marque » (couleur de la peau, nom, sexe anatomi-que, « origine », etc.) a force impérative : nul ne peut ne pas être ce comme quoi il est ainsi désigné. Il n’y a donc pas en cela de critères « physiques » neutres, et qui seraient pourvus d’évidence abstraite hors de tout contexte sociologique.

Il s’ensuit que dans une relation de pouvoir, on n’a jamais vu le groupe le plus puissant contester le moins du monde « la diffé-
rence » du groupe dépendant, de ceux qui sont soumis à l’arbi-
traire ; bien au contraire, le souci constant du groupe dominant
est de marquer cette « différence » de la façon la plus stable et de
la faire fonctionner comme une évidence. Ce à quoi presque tou-
jours il parvient. Et d’autant mieux que les marques élues pour
blasoner le groupe sont des marques physiques...

En fait, donc, créer différentes catégories dans l’homogène,
dans l’unique, entraîne sans échappatoire possible un « classe-
ment » de ces catégories. Il ne sert à rien de répéter qu’il ne faut
pas le faire, qu’il faudrait n’y pas céder : le fait même de détermi-
ner des frontières au sein d’un ensemble unique crée la hiérarchie, ou plus exactement l’opposition. La matière, unique, ne peut pas être fragmentée en éléments qui seraient ensuite sans lien entre eux (comme le moteur et le chou) et pourraient être totalement indépendants. Dans le cas du genre humain, le lien originel entre les catégories n’est pas éliminable. Le rapport entre un Blanc et un Noir (ou inversement) n’est pas le rapport entre un chou et un moteur à deux temps. Ils sont liés organiquement, et cependant ainsi séparés. Liés et séparés : considérés obligatoirement dans une relation, dans leur relation. Dès ce moment il est vain de prétendre qu’on puisse les considérer si distraITEMENT qu’il serait exclu qu’on établisse entre eux aucun « ordre ».

Ce n’est donc pas de l’activité générale de « catégorisation » que nous pouvons tirer un savoir en ce qui concerne la « hiérarchie », mais de l’activité de séparation opérée au sein d’un ensemble. Cet ensemble étant, dans le cas qui nous occupe, l’humanité.

La coupure qui intervient est induite par des rapports concrets entre les hommes et par les variations qui historiquement modulent ces rapports. Elle ne relève pas d’une activité intellectuelle désintéressée et désincarnée. Sans doute peut-on se demander si au cours de l’histoire il y a eu création intellectuelle spontanée et première d’un « genre humain », d’où se seraient dégagées peu à peu des catégories particulières d’êtres humains. Ou bien si ces catégories particulières d’êtres humains étaient désignées antérieurement à l’idée d’une espèce humaine. Il semble bien que la vue unifiante des hommes comme un ensemble est une création de l’athéisme moderne. Elle s’est nourrie de la disparition d’un Référent (Dieu) qui, à travers la multiplicité superficielle, désignait les créatures susceptibles de Salut. Aujourd’hui l’humanité, traversée de coupures qui délimitent des catégories particulières socialement construites, produit du même coup une « sous-humanité ». Ce que de façon légale ont institutionalisé l’État nazi et l’Apartheid.

Catégoriser/Opposer.

En effet, ce n’est pas tant d’ordination que d’opposition que se forme la catégorisation raciste. Telle est bien la question, comme on l’a aperçue : lorsque les catégories sont découpées au sein d’un
ensemble unique, elles proclament du même coup la différence d’essence entre les groupes. Catégoriser c’est séparer, séparer l’un de l’autre par une distinction (clair/foncé, mâle/femelle, frisé/plat, etc.), par un nom spécifique, nom qui cristallise un ensemble « distingué » de son environnement. Une distinction qui peut — et c’est ce qu’elle fait le plus souvent — se réduire à une opposition pure et simple. Il ne s’agit jamais dans une « catégorie » que de la somme d’une quantité quelconque d’oppositions (et non d’un ensemble de qualités). Oppositions découlant de l’homogénéité de la définition première de l’univers où sont décou­pées les catégories. Opposer (découper) femelle et mâle ne peut être fait que dans une référence et une seule…

Gobineau déjà avait fixé ses propres termes au débat, recon­naissant une place centrale à la question du « genre humain » : « Lorsque le philosophe […] débute dans ce travail par se mettre en présence de l’homme idéalement conçu, de l’homme dépourvu de tous caractères spéciaux de race, de l’homme enfin, il com­mence par un véritable non-sens […]. Il n’y a pas d’homme idéal, l’homme n’existe pas. » Il était d’ailleurs logique avec lui-même, polygéniste, comme on disait alors. Sans doute était-il ainsi plus cohérent que ne le sont un grand nombre de classificateurs hiérar­chisants, qu’ils soient de son temps ou du nôtre, et, proclamant des « différences » entre groupes humains, il en tirait la consé­quence théorique que les groupes d’hommes ne sont pas de nature identique et que leurs différences « évidentes » sont l’expression d’une différence naturelle première. Laquelle différence naturelle est en dernière analyse le moteur de l’histoire. Le racisme au sens le plus précis était, déjà, exposé et explicite dans cette proposition théorique.

Hiérarchiser les groupes humains, cela n’est donc pas en soi une des composantes du racisme ; il suffit de proclamer qu’un ou des groupes d’êtres humains ne sont pas des humains OU sont des humains d’une autre sorte… Ce qui dispense de pratiquer la hié­rarchie. La croyance en, et l’affirmation d’une différence de nature entre groupes humains, n’a nul besoin de s’embarrasser d’un classement pour soutenir une relation de force et de contrainte. L’idée même de hiérarchie est soigneusement évitée dans certaines relations ; affirmer « ce n’est pas pareil » suffit ample-
ment à justifier l’exercice de la force à l’encontre de certains groupes et leur exclusion. Car, après tout, la théorie explicite de la différence de valeur entre les groupes humains n’est que la partie mentale d’un système de relation très concret. Un système de relation où, pour parler clair, l’un est à la merci de l’autre. Avant même qu’on se répande en propos hiérarchistes du côté du groupe dominant, le mal est fait, et ces propos sont d’abord un symptôme avant d’être une cause. Ce qu’ils sont en effet également : à leur tour engagés dans l’écrou raciste, ils deviennent bien une cause. Mais ils sont pris dans une chaîne où, déjà, eux-mêmes sont l’expression d’un rapport de force.

On ne proclame l’infériorité que d’un groupe déjà réduit en esclavage ou en dépendance, on ne proclame l’impureté que d’un groupe dont, déjà, on a exclu la présence, on ne proclame la faiblesse que d’un groupe que déjà on a réduit (par le confinement, l’interdiction de circuler, l’interdiction de posséder) à l’impaisance physique.

Et, si on parle d’appréciation différentielle, d’échelle, les choses sont parfois bien surprenantes : il advient que, comme Sartre l’avait remarqué dans son analyse de l’antisémitisme, on trouve des qualités marquées au groupe « racisé ». Ces grandes qualités le rendant, pensait Sartre, plus redoutable encore. Mais cet aspect fonctionnel n’est pas constant : il est des traits d’éloge qui ne traduisent nulle menace, le sens du rythme ou la tendresse humaine ne menacent pas l’Occident.

Or, trompé par la théorie raciste elle-même, qui explicite proclame une hiérarchie entre les groupes humains, il semble bien qu’aujourd’hui on se fixe pour but de combattre la hiérarchie, de rendre possible une catégorisation « neutre » et respectueuse de chaque spécificité (de la différence…). Dans cette perspective, il faudrait parvenir à ne pas établir de hiérarchie entre les différents groupes humains. Et, pour cela, considérer que chacun a sa valeur propre, d’ailleurs incomparable, non comparable d’aucune façon avec celle des autres catégories.

Ceci est défendu aujourd’hui comme un rempart à opposer à la marée remontante du racisme théorique et pratique. Position paradoxale qu’on voit proclamée également par ceux mêmes à qui on croit l’opposer. Et tout aussi énergiquement. Les antiracistes se distinguent en ce qu’ils appuient sur ce que les différences sont enrichissantes… Chez Gobineau déjà on trouvait, parmi d’autres
remarques moins amènes, la défense des valeurs propres à chaque culture. Tout ce qu’il en disait se pourrait dire aujourd’hui et trouver la meilleure audience. « L’admiration désespérée » que selon ses propres termes lui inspiraient les « merveilles intellectuelles des civilisations étrangères » montre bien que les chemins de la différence n’étaient pas inconnus de celui à qui Tocqueville reprochait son jugement de « maquignon » lorsqu’il prétendait qu’une civilisation se transmet par les mêmes voies et de la même façon qu’une texture de cheveux. Ces propos précédaient chez lui la rage hiérarchique, ils dérivaient du constat de la « différence » et de la « valeur propre » de chaque race.

Aujourd’hui, même les théoriciens et vulgarisateurs de la résurgence élitiste et raciste des années soixante-dix prétendent bien se garder d’établir quelque hiérarchie, mais seulement vouloir revenir à leurs (vraies) racines, à leurs propres merveilles ; laissant aux autres l’usage de leurs propres racines (si « étrangères »). Ces remarques tolérantes ne sont donc ni si nouvelles, ni si spécifiques au camp des défenseurs de la pluralité humaine et du droit de chacun à être ce qu’il veut être.

Il serait sot de nier que le « droit à la différence », défendu avec tant de ferveur, ne soit aujourd’hui sensiblement autre que la pétition de principe gobinienne, reprise comme masque par les tenants actuels du racisme : elle est aussi le résultat de douloureux acquis et d’une réflexion historique à laquelle le phénomène colonial, le nazisme, les effets des pratiques totalitaires des États modernes ont servi de rudes instituteurs. Pourtant, cela n’empêche pas que l’ambiguïté du « droit à la différence » se prête supplément aux intentions de ceux qui, eux aussi, réclament la différence. Mais qui, au lieu de la considérer comme un droit à garantir en cas de choix, la proclament comme un fait naturel et irréductible.